

Une image romancée de Gyp: Corysande d'Avesnes

ÁNGELA MAGDALENA ROMERA PINTOR
Universidad Nacional de Educación a Distancia
aromera@flog.uned.es

Resumen

El presente artículo se propone completar el estudio de la imagen de Gyp, que ya analizamos en otra ocasión a través de sus memorias (*Souvenirs d'une petite fille*), así como a través de los escritos de sus contemporáneos y de las biografías más recientes que se ocupan de ella. Nos centraremos ahora en el estudio de la imagen novelada de la autora. Para ello, analizaremos la representación de Corysande d'Avesnes, heroína de su novela *Le mariage de Chiffon* (1894) con el fin confrontarla con la imagen de Gyp en sus memorias y desvelar las analogías que relacionan esta obra de ficción con la vida de la escritora, centrándonos en la imagen de la heroína, en su lenguaje y en su mensaje crítico con la sociedad de su tiempo. Comprobaremos que las analogías remiten tanto a la representación de los personajes de la novela y a la interacción entre los mismos, como a la diégesis de la historia. Además, veremos en qué medida la imagen novelada de Gyp resulta más reveladora que la que nos proporciona en sus memorias.

Palabras clave

Escritoras y figuras de la literatura francesa, Gyp, Chiffon, novela sentimental, ficción autobiográfica.

Abstract

This article aims to complete the study of Gyp's image, offered in a previous article, in which we analysed the author's image portrayed in her memoirs, the one depicted by her contemporaries, as well as the one described in the most recent biographies about Gyp. We will now focus on the study of Gyp's fictional image. We will thus analyse the depiction of Corysande d'Avesnes, the main female character of her novel *Le mariage de Chiffon* (1894), in order to contrast it with the writer's self-portrayal in her memoirs and unveil the analogies which link this fictional book to the author's life, paying particular attention to the portrayal of the main feminine character, her language and her critical message towards the society of her time. We will verify that the analogies involve not only the representation of the different characters of the novel and their interaction, but also the storyline. Moreover, we will establish to which extent Gyp's fictional image appears to be more enlightening than her memories.

Key words

Female writers and female figures of French literature, Gyp, Chiffon, sentimental novel, autobiographical fiction

1. Introduction

Dans une étude précédente¹ nous avons analysé l'image que Sibylle Gabrielle de Mirabeau, comtesse de Martel (1849-1932), nous avait léguée dans ses mémoires, *Souvenirs d'une petite fille*, et nous avons confronté cette image avec celle que ses contemporains nous avaient laissée d'elle dans les écrits de son temps, ainsi qu'avec celle que les biographes de nos jours nous présentent dans des ouvrages récents qui s'occupent minutieusement de la vie de la comtesse de Martel et de son œuvre en général. Cette analyse préalable était nécessaire afin de pouvoir aborder maintenant l'étude de l'image romancée de Gyp.

La plupart des ouvrages de Gyp recueillent d'une façon ou d'une autre des traits ou des circonstances vitales qui se rapportent directement avec l'auteure, soit à travers des épisodes autobiographiques directement liés à sa vie², soit à travers le discours critique, la mentalité ou le caractère de ses personnages. Le degré de rapprochement entre réalité et fiction varie énormément, mais il est presque toujours présent dans ses héroïnes, ne serait-ce qu'à travers leurs goûts et aversions, qui s'identifient pleinement avec ceux de la romancière, ainsi qu'à travers leur langage, leurs façons de garçon manqué, leur mépris pour les conventions sociales, leur idéologie ou leur cosmovision.

Pour notre étude de l'image romancée de Gyp nous avons choisi un des romans les plus célèbres de l'auteure, *Le mariage de Chiffon* (1894), qui offre une correspondance presque systématique entre l'enfance et l'adolescence de la romancière –telles que représentées dans ses *Souvenirs*– et celle de son héroïne, Corysande d'Avesnes. Et ce, jusqu'à point d'affecter la diégèse du roman. Le grand nombre de traits et d'occurrences autobiographiques dans cet ouvrage nous permettra d'établir de nombreux parallélismes entre l'histoire de Chiffon et celle de Sibylle Gabrielle dans les *Souvenirs d'une petite fille* et dans le début de *Aux temps des cheveux... et des chevaux*, la suite de ses souvenirs d'enfance, c'est-à-dire dans les mémoires de l'auteure jusqu'à ses seize ans (âge de son héroïne). Il n'y aura pas de références donc à *La joyeuse enfance de la Troisième République*, où Gyp remémore sa vie d'adulte.

Par le biais de cette étude, nous chercherons à déterminer jusqu'à quel point l'image romancée de Gyp peut s'avérer plus révélatrice que celle que la comtesse de Martel nous avait dépeinte dans ses *Souvenirs*, voire même plus éclairante par rapport à déterminés sen-

1 Voir "Gyp à travers ses *Souvenirs*, ses contemporains et ses biographes".

2 Quelques exemples suffiront à illustrer nos propos, devant l'impossibilité de signaler ici toutes les correspondances. Dans son roman à clefs *Le Druide*, l'héroïne est attaquée par une vitrioleuse, comme l'auteure elle-même, et elle est tout aussi myope qu'elle (les biographes de Gyp décrivent avec profusion de détails l'attaque de vitriol subi par l'écrivaine et son rapport avec le roman). Dans *Cricri*, on retrouve certains aspects autobiographiques de l'enfance de Gyp (une mère absente, un grand-père qui s'occupe de la fillette...), ainsi que son amour pour la guerre, qui se dévoile aussi dans *Napoléonette*, dont l'héroïne, pour reprendre les termes de Ferlin, "est le double idéal de Gabrielle" (Ferlin, 1995: 100-1). Dans *Les Flanchards*, Liette renvoie à la petite Sibylle des *Souvenirs*. Même le *Petit Bob* partage de nombreux traits de l'enfance de l'écrivaine (voir Silverman, 1995: 64).

timents et conflits de l'écrivaine, qui ne sont pas toujours aussi éloquents ou expressifs dans ses mémoires.

2. Coryse: une Gyp romancée

D'emblée, il convient de rappeler que le cas de Corysande d'Avesnes, familièrement appelée Coryse dans le roman *Le mariage de Chiffon*, de 1894, n'est certainement pas une exception. La plupart des héroïnes de Gyp partagent avec l'auteure de nombreux traits physiques ou de caractère. Elles sont souvent rebelles, intelligentes, critiques face aux conventions stéréotypées de la société, elles partagent les mêmes passions, soutiennent les mêmes revendications, le même discours contestataire... Cette ressemblance, voire identification, entre l'écrivaine et bon nombre de ses personnages féminins est un trait distinctif de Gyp généralement répété par la critique: "Aristocrate ou saltimbanque, ces jeunes filles se ressemblent comme si Gyp ne pouvait sortir de l'image idéale qu'elle se construisit. Elle leur prête ses goûts et ses aversions" (Borot, 2014: 163). Toutefois, le cas de Coryse nous a semblé particulièrement intéressant en raison des nombreuses circonstances autobiographiques que Gyp a étalées le long de l'histoire.

Prenons, pour commencer, le surnom que le beau-père de l'héroïne lui applique tendrement: Chiffon. Notons que d'une part, l'auteure nous présente une ressemblance phonétique qui nous semble voulue entre ce surnom et l'appellatif affectueux de Minon³, que le grand-père de Gyp lui appliquait dans son enfance. Remarquons aussi qu'ils sont tous les deux du genre masculin et qu'ils iront souvent accompagnés de l'adjectif "petit", qui augmente le caractère affectif des surnoms, en dehors de souligner la jeunesse/enfance de l'une et de l'autre: "mon petit Minon" / "mon petit Chiffon". D'autre part, signalons finalement que l'origine du surnom romancé (en raison du visage "chiffonné" de la jeune fille) induit le lecteur à sous-entendre non seulement une physionomie souvent froissée ou contrariée, c'est-à-dire un caractère sensible et rebelle à la fois, mais aussi des traits physiques qui ne se correspondent pas à ceux d'une beauté traditionnellement considérée parfaite. Le tout, en somme, évoque en quelque sorte l'image de Gyp, telle qu'elle nous l'a transmise dans ses souvenirs, où Sibylle se montre souvent contestataire et indocile, tout en se trouvant laide en raison de son nez trop long et de sa grande bouche. De ce fait, le visage de Coryse, qui n'est décrit dans le roman que par des yeux d'un gris très pâle (parfois bleus, mais en tout cas toujours très clairs) et de longs cils touffus (Gyp, [1894] 1917: 8), nous fait penser inévitablement à l'écrivaine, et notamment au portrait qu'Olivier de Brabois a choisi pour la couverture de la biographie qu'il lui consacre:

3 Dans ses mémoires, le grand-père de Gyp est celui qui lui prouve le plus de tendresse et de compréhension. Ce rapport tout particulier se manifeste dans cet appellatif affectueux que lui seul adressait à la petite Sibylle depuis sa naissance: "les grosses moustaches, c'est grand-père... C'est d'ailleurs lui que je connaissais déjà le mieux. J'ai conscience qu'il m'a très souvent appelée 'petit minon!' C'est drôle" (Gyp, 1927, Tome 38: 46).



D'autres traits physiques de l'héroïne renvoient aussi à l'image que Gyp nous a léguée d'elle-même dans ses souvenirs d'enfance. Seule la tête "trop blonde" de Chiffon (Gyp, [1894] 1917: 10) la distingue quelque peu de sa créatrice. Du reste, l'identification est presque absolue. La petite Coryse est une fille de seize ans aux joues fraîches, avec la peau blanche et fine, toujours un peu maladroite dans ses mouvements de jeune adolescente, mais agile et souple (13-4), dans un corps svelte et râblé (54), avec des bras encore un peu minces (239) et des "manières de garçon" (44). Il s'agit des mêmes qualificatifs que Gyp emploiera plus tard pour se dépeindre dans ses mémoires. Pour accentuer d'avantage la ressemblance, Coryse est "myope comme une taupe" (67), tout comme l'auteure⁴: "La petite, tout à fait myope, ne s'en douta même pas" (200).

Mais il existe une dernière question qui est d'autant plus déterminante pour parfaire l'identification complète entre l'auteure et sa créature de fiction. Chiffon souffre d'avoir la même perception de son physique que Gyp et, ce qui est plus important, pour des raisons identiques: "– (...) j'aurais voulu être jolie moi!... Madame de Bray avait tant répété à Coryse qu'elle était laide et disgracieuse, que la petite, très sincèrement, le croyait" (141). Combien de fois l'écrivaine ne signalera-t-elle pas dans ses mémoires qu'elle se trouvait laide... Combien de fois ne le lui avait-on pas dit... Rappelons que c'était sa mère qui lui avait inculqué cette idée depuis bien petite, tout comme le fait Madame de Bray dans le roman.

Du moment que Coryse se montre résignée et persuadée de la vérité des commentaires de sa mère sur son physique, Marc, le héros de l'histoire, se voit dans le devoir de lui enlever cette idée de la tête, une idée qui, de toute évidence, lui semble saugrenue:

4 Gyp fait très souvent allusion à sa myopie dans ses *Souvenirs d'une petite fille*: "Une petite femme noire (...), vint chanter (...) assez près de nous, pour que, malgré ma myopie, je pusse voir qu'elle n'était pas jolie" (Gyp, 1928: 55).

- (...) je sais (...) que j'ai pas le droit de faire la difficile avec ma tête...
- Avec ta tête?... – questionna Marc, surpris – qu'est-ce que tu veux dire?...
- Dame!... que je suis laide! (...) Oh! je le sais bien, va!... même que ça m'embête assez!...
- C'est ta mère qui t'a dit ça?... mais tu es jolie... très jolie, entends-tu? (Gyp, [1894] 1917: 214)

Le langage est un autre moyen de façonner le personnage de Coryse à son modèle réel. Dans les nombreux passages dialogués de ses *Souvenirs d'une petite fille*, Gyp tiendra à reproduire son parler argotique. Elle mange la moitié des mots pour aller plus vite, tout en employant des termes considérés trop familiers par ses aînés. On la corrige à chaque fois, fort inutilement, du reste⁵. Dans le roman aussi, comme il ne pouvait être autrement, Coryse sera réprimandée pour son langage familier par sa tante et par sa mère:

- (...) Oh!... c'est 'embêtant' que vous appelez un gros mot?... c'est vous qui êtes si correct que ça, tante Mathilde!
- C'est toi qui ne l'es pas assez!... ta mère a raison quand elle te reproche tes façons et ton langage... oui... tu as des manières de garçon et tu parles comme les enfants de la rue... (Gyp, [1894] 1917: 44)

Chiffon ne se laissera pas corriger. En réalité, elle ne peut pas changer, du moment que son modèle est l'auteur-même, une femme que ses contemporains qualifient justement d'incorrigible⁶. L'héroïne ne le fera pas, non plus, et ce pour les mêmes raisons. Car il convient de noter que le langage de Chiffon lui permet d'exprimer sa révolte face aux conventions sociales et à l'hypocrisie mondaine. Quand son beau-père lui fait observer gentiment: "ton langage exaspère ta mère", la réplique de Coryse semble expliquer l'usage qu'elle fait de la langue pour s'opposer à madame de Bray: "Oui... je sais... elle aime le style noble" (Gyp, [1894] 1917: 12). Sans doute se veut-elle ainsi plus simple, moins "à la pose" que sa mère, d'où son insouciance à corriger ce parler si souvent réprimandé. En fait, il semblerait même que l'héroïne en est fière. Or, cette langue argotique scandalise son milieu social. Le père de Ragon, "positivement stupéfié par cette façon de parler", lui demandera: "Par qui donc êtes-vous élevée, ma chère enfant?" (Gyp, [1894] 1917: 103).

D'autre part, il est tout aussi vrai que le langage de Chiffon conforme un trait de sa personnalité, fraîche et spontanée. Dans sa réponse au Père de Ragon, Coryse offre pour s'excuser une explication où elle souligne le côté inconscient et irréfléchi de sa "langue sin-

5 Dans ses *Souvenirs d'une petite fille*, le grand-père de Gyp la corrigeait souvent. Le mot "embêtant" était l'un des termes souvent relevés comme inappropriés: "–Parce que les gens sérieux, c'est embêtant!... –On t'a défendu cent fois d'employer ce mot" (Gyp, 1928: 125).

Dans d'autres passages de ses mémoires, Gyp explique les formes désinvoltes qu'elle employait et qui outrageaient son grand-père: "A cette époque lointaine on ne disait pas encore: 'Tu parles!' mais on disait déjà: 'J'te crois!...' Et malgré les efforts que faisait Grand-père pour réprimer mon langage fâcheux, j'employais volontiers cette formule désinvolte" (Gyp, 1928: 163).

6 "Gyp est l'esprit et la séduction mêmes, et l'on ne changera pas Gyp. Gyp est incorrigible" (Gérôme, 1889: 595).

gulière”: “Oui... ça, j’sais bien!... c’est très vrai!... mais je ne peux pas m’en empêcher!... ça m’est instinctif!... je vous demande pardon... je comprends bien que ça doit vous choquer... ça choque déjà l’abbé Châtel, ainsi... à plus forte raison, vous” (Gyp, 1927: 105). Du moment que c’est instinctif, Chiffon ne se sent pas responsable d’offenser la bienséance par son langage. En cela aussi, l’héroïne et la romancière sont toutes deux façonnées à partir d’un seul modèle. La petite Sibylle fournira une excuse très semblable à celle de Coryse dans ce même contexte dans la réponse qu’elle donne à son grand-père, qui venait juste de la réprimander. Comme elle continue à employer le terme “embêter” et à manger la moitié des mots, le colonel la reprend encore: “ça m’embêtera ’normément et j’deviendrai embêtante aussi... – Tu le fais exprès, n’est-ce pas?... – Non, Grand-père, ça m’échappe!” (Gyp, 1928: 210).

Par ailleurs, le caractère “instinctif” et donc spontané de la langue de Chiffon est en rapport direct avec sa sincérité. Bien entendu, la franchise de l’héroïne se rapporte aussi à celle de la romancière, qui se vantait de ne jamais mentir⁷. De ce fait, Coryse non plus. Elle, qui abhorre l’hypocrisie, ne peut jamais mentir. Elle sera toujours franche et fidèle à elle-même, c’est-à-dire à ses principes, d’où l’impossibilité de modifier ce parler qui devient alors le miroir de sa personnalité, voire même de ses qualités, telles que Gyp les conçoit. Les commentaires trop sincères de Coryse lui vaudront à nouveau la correction de son beau-père. Elle s’en défendra énergiquement: “C’est plus fort que moi!... je ne peux pas m’empêcher de dire ce que je pense!” (Gyp, [1894] 1917: 18). On le voit, il s’agit bien, ici aussi, d’un acte réflexe, qui naît de son vrai “moi” et qui, une fois de plus, conforme sa personnalité mieux peut-être que ses traits physiques. La correction de son beau-père s’avère alors tout aussi infructueuse. Chiffon ne changera pas: comme Gyp, elle est incorrigible.

Ainsi, les réponses franches et spontanées de Chiffon, parfois effrontées, et ses remarques souvent tranchantes mais toujours spirituelles, retrouveront leur parallèle dans les interventions de la petite Sibylle/Gabrielle dans les mémoires de Gyp. En fait, les dialogues et les interactions de l’héroïne se ressemblent à tel point à celles de l’écrivaine dans ses *Souvenirs d’une petite fille* qu’elles donnent l’impression d’avoir été récupérées mot à mot dans ces mémoires.

L’exactitude de certaines répliques est en effet remarquable. Quelques exemples suffiront à prouver cette correspondance presque littérale entre les dialogues romancés de Chiffon et ceux qui seront transcrits des années plus tard dans les mémoires de Gyp, donc en principe tirés de la vie réelle de l’auteure. Dans le roman, le père de Ragon reproche à Coryse: “Outre que, dans la bouche d’une jeune fille, de telles remarques sont déplacées” (Gyp, [1894] 1917: 149-50). Dans les *Souvenirs*, le grand-père de Sibylle lui fera observer la même chose: “Toi, tu as le talent de faire toujours des réflexions déplacées!” (Gyp, 1928: 13). Il en est de même pour les commentaires que le beau-père de Chiffon lui adresse: “On ne doit pas dire ‘Je ne

7 C’est un fait rehaussé dans ses mémoires à plusieurs reprises. Par exemple, dans l’épisode où son grand-père essaye de justifier la conduite de sa petite-fille à la Maîtresse Générale du Pensionnat: “Pardonnez-moi, Madame... mais c’est moi qui me suis toujours occupé de ma petite-fille, elle ne m’a jamais menti” (Gyp, 1928: 304).

veux pas’, fit observer M. de Bray” (Gyp, [1894] 1917: 258). La remarque notée dans les mémoires de Gyp sera à peu près exacte: “On ne dit pas: ‘Je ne veux pas...! observe Grand-père” (Gyp, 1927, Tome 38: 772). Le dernier exemple que nous avons choisi nous permet de confirmer la règle. Dans le roman, la mère de Coryse se plaint de sa fille: “Cette petite est indécrottable!... – fit la marquise découragée” (Gyp, [1894] 1917: 259-60). Dans ses *Souvenirs*, un changement de contexte permettra l’écrivaine d’inclure le même reproche, adressé à Sibylle: “j’entends, en m’en allant, Grand-père qui déclare d’un ton las: – Elle est indécrottable!” (Gyp, 1928: 212). Cette correspondance presque littérale entre le discours du roman et celui des mémoires contribue à conformer une identification de plus en plus rapprochée entre le personnage de fiction et l’image que l’auteure transmettra d’elle-même vers la fin de sa vie.

En outre, les circonstances vitales de l’enfance de Coryse renvoient aussi, avec quelques remaniements, à celles de Gyp. La mère de l’héroïne, Madame d’Avesnes, est une jeune veuve sans fortune et encore jolie, malgré son allure “vulgaire”, qui s’est installée avec sa fille chez un vieil oncle et une tante. Comme la dame passait de longs séjours à Paris ou chez des amis (Gyp, [1894] 1917: 15), la petite vivra heureuse auprès de ces deux êtres qui l’élèveront avec amour. Les vieux parents de l’héroïne, affectueux et concernés par son bonheur, peuvent ainsi personnifier les grands-parents de l’auteure⁸: “C’est que tout le monde adorait Chiffon dans la vieille maison où s’était déroulée sa première enfance (...). Grondée, secouée par sa mère dès l’âge où elle pouvait se souvenir; soignée et caressée par le vieil oncle et la vieille tante dès qu’elle les avait connus” (Gyp, [1894] 1917: 34).

Le marquis de Bray prendra la relève pour assurer le rôle romancé du grand-père de l’écrivaine, après le second mariage de madame d’Avesnes: “Je n’ai confiance que dans toi” (Gyp, [1894] 1917: 21), lui dira l’héroïne. Il s’agit du nouveau mari de sa mère, un homme qui affectionnait Coryse et qui l’appelait tendrement “mon petit Chiffon”. De ce fait, ils vont développer le même rapport affectueux qui caractérisera le colonel de Gonnevillle et Gyp, tel qu’elle se plaît à rehausser le long de ses souvenirs. Il en découle une complicité et une entente affective très semblables dans le roman: “L’annonce du mariage de sa mère (...) la terrifia quand elle sut qu’elle allait quitter (...) les vieux parents qui l’avaient élevée. (...) Tout de suite M. de Bray aima Chiffon (...) et Chiffon en arriva à n’être un peu joyeuse et rassurée que quand son beau-père était là” (Gyp, [1894] 1917: 37-9).

Toutefois, la sympathie de Coryse envers son beau-père ne s’avère qu’un pâle reflet de celle que l’auteure éprouvait pour son grand-père. C’est sans doute dans ses mémoires où Gyp développera le plus et le mieux le singulier rapport d’affection qu’elle entretenait avec le vieux colonel, ce qui ne peut surprendre du moment qu’il occupe une place centrale dans

8 Après la séparation de ses parents, Gyp (la petite Sibylle) et sa mère, Marie le Harivel de Gonnevillle, iront vivre chez les grands-parents: “Grand-père et Grand’mère avaient alors proposé à ma mère de vivre avec moi chez eux, à Nancy (...). Ils offraient de payer mon éducation et tout ce qui me concernait” (Gyp, 1928: 5-6). La mort de son père, Arundel, aura lieu un peu plus tard, en 1860: “Un matin, Grand-père entra dans ma chambre. Il avait à la main une dépêche. Il me dit: – Mon petit Minon, ton pauvre papa a été tué à Castelfidardo il y a huit jours” (Gyp, 1928: 77).

son enfance, dans sa vie et surtout, dans son cœur⁹. De son côté, le personnage qui le représente partiellement dans le roman, le marquis de Bray, est secondaire, raison pour laquelle le sentiment d'affection et de complicité qu'il manifeste envers Chiffon n'est abordé que d'une façon fragmentaire dans l'histoire romancée.

3. La figure de la mère: Marie le Harivel de Gonneville et Madame de Bray

On le voit déjà, ce sera surtout le rapport avec sa mère, devenue maintenant Madame de Bray, qui permettra de mieux identifier les deux personnages féminins du roman avec la vie de l'auteure. Si Coryse représente Gyp elle-même, la marquise de Bray sera la personification de Marie le Harivel de Gonneville. Il y a cependant, dans le traitement de cette mère romancée, une différence fondamentale avec celle que Gyp nous dépeint dans ses souvenirs d'enfance: ici les attaques et les reproches de l'écrivaine fourmillent. En effet, dans le roman les critiques à Madame de Bray sont exprimées avec une profusion et un acharnement presque malveillant¹⁰, comme si Gyp voulut défier sa mère par le biais de son ouvrage fictif. Elle apparaît donc sans la façade de froide cordialité que l'auteure imprimera plus tard dans ses mémoires d'enfance¹¹.

De ce fait, dans de nombreux passages du roman l'écrivaine se voue à ridiculiser le personnage de la mère dans ses rapports sociaux avec le but d'exposer et de censurer son hypocrisie, sa vanité et sa recherche d'une gloire mondaine que Gyp méprisait profondément. Une grande partie du texte est ainsi consacrée à étaler un discours critique, presque vindicatif et caricatural de cette mère superficielle qui l'avait délaissée et qui avait manqué à ses devoirs pour satisfaire ses propres ambitions de frivolité: "elle a si peur (...) que je ne fasse pas un beau mariage!... pas pour que je sois heureuse, qu'elle y tient! oh! non!... ça, c'est un détail!... mais c'est par vanité... pour avoir la satisfaction d'être jalouée (...) pour épater les gens" (Gyp, [1894] 1917: 17).

Madame de Bray est caractérisée comme une femme qui "adore le gros luxe, le tapage, enfin tout ce qui, à son avis, doit éblouir et fasciner 'le public'" (Gyp, [1894] 1917: 203). Elle est capricieuse et s'empporte facilement quand les choses ne se font pas comme elle veut. Gyp

9 A plusieurs reprises, dans ses mémoires, Gyp fait la louange de ce vieux colonel, qui était devenu pour elle le père qui lui manquait, la mère qui la délassait, l'ami inconditionnel: "cette pensée que Grand-père pourrait 's'en aller' m'affole. (...) Si Grand-père n'était plus là, qu'est-ce que je deviendrais? Lui seul me comprend! Lui seul pense comme moi sur beaucoup de choses" (Gyp, 1927, N° 2283: 326).

10 Dans une seule occasion, Gyp semble retrouver quelque mesure dans les propos critiques qu'elle profère sur le personnage de la mère en lui accordant quelques mots bienveillants: "Pas du tout mauvaise au fond, mais seulement vaine et sottée, elle jouissait pleinement de tout ce qui contribuait en quelque sorte à la grandir et à la mettre en vue" (Gyp, 1917: 241).

11 Malgré les commentaires, dialogues ou épisodes dévoilant un antagonisme latent entre mère et fille, éparpillés dans ses mémoires, Gyp tient à y laisser une image presque cordiale de Marie Le Harivel de Gonneville: "J'aime tendrement Grand-mère, j'aime aussi beaucoup ma Mère, mais elles ne comptent pas dans ma vie. Elles n'existent que par l'affection que j'ai pour elles" (Gyp, 1927, N° 2283: 326).

ne veut rien lui épargner et s'emploie à rehausser ses goûts vulgaires, ses manières affectées, sa frivolité, son snobisme, ses grands gestes, les scènes et les cris qu'elle prodiguait¹², ses mesquineries, et un égoïsme presque brutal:

Très infatuée de sa personne, (...) elle avait passé sa vie à mépriser et à tourmenter les gens simples et bons (...). (...) elle épousa M. de Bray en criant bien fort qu'elle ne se remariait que par dévouement, afin d'assurer l'avenir de sa fille. Et alors commença pour le pauvre mari l'existence épouvantable (...). Mais c'était à sa fille que madame de Bray réservait les pires tracasseries. (...) Entichée de noblesse, (...) aimant par-dessus tout le panache et la pose, elle ne pardonnait pas à la petite Coryse une simplicité et une rondeur qu'elle ne comprenait point. (...) Très vulgaire d'allure et d'aspect, madame de Bray reprochait sans relâche à sa fille d'être commune (Gyp, [1894] 1917: 14-6).

C'est justement ce penchant pour les relations sociales, le protocole et la gloire mondaine qui constitue le plus grand antagonisme entre la marquise de Bray et Chiffon¹³, antagonisme qui s'avère une fois de plus le reflet du rapport entre Gyp et Marie le Harivel de Gonville. On retrouve presque mot à mot le même reproche que Gyp fera souvent à sa mère dans la suivante réplique de Coryse: "– Je ne comprends pas l'ennui qu'il peut y avoir à rencontrer des gens de la société que... – Ça dépend des goûts!... moi, ça m'horripile" (Gyp, [1894] 1917: 259). Or, Madame de Bray ne cherche qu'à épater son entourage. Elle s'arrangera à être la première à recevoir les illustres personnages de Pont-sur-Sarthe et elle tiendra toujours à exhiber les meilleures voitures à chevaux, qu'elles appartiennent à son mari ou à sa tante, pour éblouir ses invités:

- La voiture!... par ce temps-là?... pour faire deux cents mètres? (...) j'parie que c'est pas une idée de vous?...
- C'est en effet ta mère qui...
- Qui vous a dit de venir en voiture... parce que vous avez des beaux chevaux... et que, comme tout le monde s'en va ensemble, on voit ça! (...) Oh! là! là!... toujours son épaté et ses embarras! (Gyp, [1894] 1917: 49)

12 Même si, dans ses souvenirs, le caractère de la mère de Gyp nous est surtout transmis en sourdine, on devine facilement combien il était contraire à sa fille: "Je vois que ma mère va se mettre en colère. Habituellement, je m'en vais quand je fais cette constatation. J'abomine les scènes" (Gyp, 1928: 224). Malgré les discrètes allusions au comportement de sa mère dans ses mémoires, il est facile de faire le rapprochement entre Marie le Harivel de Gonville et la marquise de Bray: "Certes, les scènes et les cris qui pleuvaient sur elle irritaient Coryse, mais moins toutefois que les scènes et les cris destinés aux autres" (Gyp, 1917: 36).

En fait, ce caractère quelque peu hystérique et histrionique de Madame de Bray sera à l'origine de la bonne entente qui s'établira dès le début entre Chiffon et son beau-père: "Effarouchés du vacarme, des pleurs, des éclats et des grands gestes de la marquise, ces deux êtres gais et bons cherchèrent instinctivement l'un chez l'autre un appui" (Gyp, 1917: 38-9).

13 Chiffon lui reproche aussi surtout certains aspects de son caractère qui dévoilent un manque de cœur au-delà de la simple vanité sociale: "celui qui entre tous choquait désagréablement Coryse était son arrogance avec les petits et sa platitude avec les grands" (Gyp, 1917: 166).

La pose et l'ostentation de la marquise seront constamment raillées le long du roman. Gyp intercale quelques longs passages descriptifs pour offrir une image de madame de Bray exagérée dans ses "petitesses d'esprit". L'épisode du changement de voitures et de livrées, imposé à son mari, est un bel exemple de cet acharnement. Il est développé avec délectation pour rehausser les "petites manœuvres qui ridiculisaient" la mère de Chiffon, ses exhibitions de vanité qui tant l'opposaient à sa fille "si simple, si peu 'à l'épate'" :

(...) madame de Bray avait, en tourmentant terriblement son mari, obtenu qu'il changeât pour lui plaire ses voitures et ses livrées, très jolies et très simples tant qu'elles avaient été choisies par lui. Le landau, –à caisse bleu barbeau balafrée d'énormes armoiries en bosse, et à train rouge, – était grotesque comme voiture de service, mais la marquise ne se sentait heureuse que lorsqu'elle traversait de bout en bout Pont-sur-Sarthe dans cet équipage voyant (Gyp, [1894] 1917: 203).

D'autre part, l'opposition entre mère et fille se traduit aussi dans les vêtements et les toilettes de Coryse et de la marquise. Il s'agit de la même différence de goûts que Gyp étalera le long de ses souvenirs¹⁴: "Chiffon glissa un regard rieur sur la robe de sa mère. Une robe d'un mauve si indécis qu'on ne savait pas trop si c'était du mauve ou du rose" (Gyp, [1894] 1917: 163). Inévitablement cette différence de goûts devient un autre point de friction entre l'héroïne du roman et Madame de Bray, encore une fois tiré de la vie de l'auteure. Le goût et les opinions de la marquise sur la toilette féminine diffèrent entièrement de la simplicité que Coryse souhaite. C'est donc bien le même antagonisme que Gyp consignera dans ses souvenirs¹⁵, quoique de façon moins belliqueuse. Ici, par contre, la romancière ne se contient point et consacre une longue tirade à censurer la toilette de son personnage et ses goûts en la matière:

Totalement dénuée de goût; incapable de discerner la grâce d'une robe bien coupée de la laideur d'une robe mal faite (...), la toilette féminine se réduisait pour elle à 'ce qui fait de l'effet' ou 'n'en fait pas'. (...) Donc Madame de Bray achetait des étoffes et faisait faire, chez des ouvrières borgnes de Pont-sur-Sarthe, des robes qui allaient épouvantablement (Gyp, [1894] 1917: 228-9).

14 Si l'on compare les descriptions de la toilette de Marie le Harivel de Gonnevillle, assez détaillées dans les mémoires de Gyp, avec la discrétion que l'auteure manifeste pour dépeindre l'attitude vitale de sa mère au moyen de très brefs reproches, souvent mentionnés sans plus, ou encore par le biais de critiques presque sous-entendues dans les dialogues, il est évident que la question des robes de sa mère est présentée de façon beaucoup plus franche et ouverte dans les *Souvenirs d'une petite fille*. Il semblerait que l'auteure se sent justifiée de critiquer un mauvais goût qu'elle attribue souvent aux impositions de la mode, et qui de ce fait enlèvent –ne serait-ce que partiellement– la responsabilité de sa mère en la matière: "ma mère avait une affreuse robe à 'dispositions', c'est-à-dire qu'au bord de chaque volant, courait une 'grecque' d'une autre couleur que le fond. Il y avait sept volants, qui tombaient sur une cage gigantesque. C'était purement hideux" (Gyp, 1927, Tome 39: 415).

15 "Ma mère (...) était toujours assez mal habillée, parce que, d'abord, elle pouvait dépenser très peu d'argent, ensuite, parce que, en fait de toilette, elle n'avait pas, à mon avis, très bon goût" (Gyp, 1927, Tome 39: 416). Dans un autre passage, en trottant derrière sa mère, elle fera la suivante observation à ce sujet: "Elle a mis sa plus jolie robe qui est en voile noir très léger et qui lui va très bien. Depuis qu'elle est en deuil je la trouve beaucoup mieux, parce que, auparavant, elle affectionnait les couleurs brillantes que j'ai en horreur" (Gyp, 1928: 201).

La question du corset et des tailles extrêmement fines, comme celle de la mère de Gyp, est abordée dans ses mémoires avec profusion pour rehausser, sur ce sujet aussi, leurs goûts opposés: “Que les tailles de ce temps-là fussent en général sans grâce, trop minces entre des poitrines trop rebondies et des hanches trop étoffées, cela s’explique par la déformation du corset qui les faisait telles que les voulait la mode” (Gyp, 1928: 269). C’est une des batailles les plus réitérées en matière de toilette féminine dans les écrits de Gyp, qui condamnait avec ardeur l’usage du corset. Et pourtant, on peut soupçonner qu’elle aussi en a tiré parti, ne serait-ce que dans quelques occasions, comme on peut le deviner dans certains de ses portraits...



La critique du corset et des femmes qui suivaient cette mode “horrible” apparaît aussi dans le roman. Le vieil oncle Launay, “chargé de diriger l’éducation physique de l’enfant, n’avait jamais permis qu’elle portât ni corset, ni jarretières, ni bottines. Il déclarait ces objets de toilette laids et malsains” (Gyp, [1894] 1917: 237-8). Dès lors, Chiffon avait grandi dans cette liberté de mouvements que l’absence de corset lui permettait. Plus tard, elle refusera énergiquement à se faire une taille: “et quand à douze ans, sa mère en la reprenant chez elle avait voulu, selon son expression, ‘lui faire une taille’, la petite, incapable de supporter aucune gêne, s’était débattue avec une si extraordinaire violence qu’on avait dû céder” (Gyp, [1894] 1917: 238).

Parmi les arguments qu’elle escrime, celui de l’individualité est certainement à noter: “je veux – disait-elle – être moi... avec la taille que le bon Dieu m’a donnée (...) je ne veux pas copier celle de la voisine” (238). Mais ce ne sera pas le seul argument. Il y a aussi une question de santé physique (ne pas “se déformer exprès”), mais surtout d’esthétique: “Je trouve qu’une grosse poitrine et des grosses hanches avec une taille fine... c’est horrible!... ça a l’air d’un oreiller noué par le milieu” (238). Bien entendu, Coryse ne fait que décrire l’impression que lui cause la taille de sa mère. Gyp paraphrasera ces mêmes propos, référés au corset et à sa mère, dans ses souvenirs¹⁶.

¹⁶ Dans la description physique que Gyp fait de sa mère, l’allusion à sa taille extrêmement fine est récurrente. Le jugement de l’écrivaine sur cette question sera toujours négatif: “la tournure de ma mère ne m’emballait

Au demeurant, certains épisodes anecdotiques relatifs à la toilette de Chiffon retrouveront aussi un parallélisme presque textuel dans les mémoires de l'écrivaine. La seule robe habillée et vieillie de Coryse sera l'excuse qu'elle trouvera pour se dérober des rencontres sociales, qui tant lui déplaisent mais dont Madame de Bray raffole, tout comme le fera Gyp dans ses mémoires¹⁷. Notons, toutefois, que si dans ses souvenirs d'enfance l'auteure parlera de "ses plus beaux vêtements" ou bien de sa "robe habillée", dans le roman celle-ci est qualifiée avec beaucoup plus d'affectation comme "robe pompadour". Mais le résultat sera identique. On a beau allonger la robe¹⁸ à plusieurs reprises, elle lui ira toujours petite:

- Je ne peux pas y dîner (...) je n'ai pas de robe...
- Comment pas de robe?... Et ta robe pompadour? (...)
- (...) celle que tu appelles ma 'robe pompadour' (...) elle me vient au mollet... et voilà comment je n'ai pas de robe...
- On l'allongera...
- On l'a déjà allongé trois fois... (Gyp, [1894] 1917: 170-1)

Cette différence dans les goûts de la mère et la fille, qui se rapporte aussi bien à la toilette, qu'à l'attitude vitale, aux ambitions et passions de l'une et de l'autre, constitue le fil conducteur de tout le roman. Si Madame de Bray cherche tout ce qui peut éblouir, épater et faire de l'effet, Coryse de son côté ne veut que s'écarter du monde. Elle aime la simplicité et ne supporte pas la fourberie, l'hypocrisie, la vanité qui font de sa mère une femme "vaine et sotté", manipulatrice et superficielle.

Or, le comportement et les mièvreries de la marquise ne visant que l'effet et la pose, il en résulte une incapacité insurmontable pour entretenir un rapport affectif avec sa famille. De ce fait, le principal reproche que Chiffon lui réserve sera que cette hypocrisie, cette vanité et ambition sociales empêchent sa mère de développer de vrais sentiments d'amour envers sa propre fille. La voix de Gyp se confond ainsi avec celle de son personnage, Chiffon, quand elle se plaint amèrement à son beau-père de cet abandon animique:

- (...) est-ce que, avant ta venue dans la maison, elle s'est jamais occupée de moi autrement que pour me gronder... ou gronder ceux qu'elle accusait de me gêner?... est-ce que, sans l'oncle et la tante Launay, et sans toi plus tard... j'aurais jamais été soignée et caressée, moi? (Gyp, [1894] 1917: 18).

pas, mais je voyais bien qu'elle était admirablement faite, et que, avec son joli teint frais, elle avait du brio et de l'éclat. Si sa taille n'avait pas été exagérément fine entre la poitrine et les hanches développées, je l'aurais admirée sans restriction" (Gyp, 1927, Tome 39: 416).

17 Dans ses *Souvenirs d'une petite fille*, Gyp avait essayé d'éviter une nouvelle rencontre avec le Comte de Chambord en offrant à sa mère la même excuse: "je dis, triomphante d'avoir trouvé un obstacle formel: – J'ai pas de robe" (Gyp, 1928: 311).

18 Gyp se plaint, dans ses mémoires, des allongements qu'on faisait à ses robes et dont le résultat l'horrifiait: "Joséphine m'invita à mettre ce que j'appelais 'mes plus beaux vêtements', en l'espèce, une robe de popeline écossaise, rose et bleue, que j'avais [sic] eue quatre ans plus tôt (...). Comme j'avais beaucoup grandi, on l'avait allongée avec une large bande de velours bleu. C'était purement affreux" (Gyp, 1927, Tome 39: 622).

Remarquons, en tout cas, que si Gyp se montre si sévère à l'égard de la marquise de Bray, ce n'est pas seulement parce qu'elle personnifie sa mère, mais aussi parce qu'elle représente un personnage type de la société décadente de son milieu, celui de la femme mondaine, superficielle et vaine, qu'elle s'était proposée de censurer¹⁹ aussi bien dans ses écrits, que dans ses caricatures.

4. Les passions et les aversions de Coryse et de Gyp

Du moment que Coryse partage les traits physiques, le langage, et les circonstances vitales de sa créatrice, il n'est point surprenant qu'elle partage aussi les mêmes passions et les mêmes aversions. D'emblée, elle manifeste une touchante affection pour les fleurs: "elle alla coucher Gribouille et voir si on avait bien arrosé ses fleurs" (Gyp, [1894] 1917: 220). Poursuivie par son amour pour les fleurs, l'héroïne arrive même à enterrer celles qui sont fanées, au lieu de les jeter: "c'est bête... mais j'aime tant les fleurs!... je ne peux pas les voir salies quand elles sont mortes... En effet, depuis sa plus petite enfance, Chiffon avait un cimetière où elle enterrait ses fleurs fanées. Il lui était impossible de les voir traîner" (Gyp, [1894] 1917: 126). Depuis toute petite, Chiffon "pensait que c'était amusant de causer avec les chiens, les chevaux, les oiseaux, les joujoux et les fleurs" (Gyp, [1894] 1917: 35). Elle aura un chien, Gribouille, dont le nom rappelle phonétiquement celui de la Trouille²⁰ et s'occupera de lui avec dévouement. Il s'agit, avec les chevaux, d'un des animaux préférés de Gyp²¹:

– À propos d'animaux... où est Gribouille?... (...) si on me l'avait perdu?...
Et elle partit, courant à travers la grande pelouse (...). Au bout d'un instant, elle revint courant toujours, et suivie de Gribouille (Gyp, [1894] 1917: 118).

Tout comme Gyp, qui avait éprouvé une telle aversion pour la chasse qu'elle faillit prendre son père en horreur²², la passion de Chiffon pour les animaux lui fait détester les mêmes activités sociales²³: "M. de Barfleur ne parle que de la chasse et des courses... et ça,

19 C'est justement cette critique à la vanité mondaine, récurrente dans les écrits de Gyp, qu'Anatole France loue dans son article "La sagesse de Gyp": "Elle nous enseigne que les heureux de ce monde ne sont point dignes d'envie, qu'ils sont misérables dans leurs joies et ridicules dans leurs élégances. (...) Gyp semble nous dire: ce n'est ni dans la beauté des attelages ni dans le luxe des femmes que réside le souverain bien" (France, 1890: 240).

20 C'est le nom de la chienne de la comtesse de Martel.

21 Dans ses *Souvenirs d'une petite fille*, Gyp avoue avec enthousiasme sa singulière passion pour les chevaux et les chiens: "Et je ne pense qu'à ça! Les chevaux, c'est, avec les chiens d'abord et tous les animaux ensuite, ma passion" (Gyp, 1927, Tome 38: 54).

22 La petite Sibylle ne connaissait pas le sens du mot, quand elle avait demandé d'accompagner les chasseurs. Bientôt elle découvrit ce que chasser voulait dire et elle en fut horrifiée: "je faillis bien, ce jour-là, prendre mon père en horreur. (...) Mon père releva son fusil (...) et tira droit au-dessus de lui. (...) Je restai terrifiée, prise d'un tremblement nerveux (...). J'avais vu souvent du gibier mort, (...) mais jamais je n'avais vu une bête mourir. (...) et, comme mon père s'approchait de moi, je le repoussai sauvagement" (Gyp, 1928: 16-7).

23 L'écrivaine souligne dans ses mémoires son aversion pour la chasse et la pêche, du moment qu'il s'agit de tuer

c'est des choses que je déteste et auxquelles je ne comprends rien de rien" (Gyp, [1894] 1917: 201). Dans ce contexte, les raisons fournies par Coryse pour expliquer son aversion pour les courses découlent de cet amour pour les animaux, que partagent la romancière et sa créature de fiction: "C'est justement parce que j'aime les chevaux que je n'aime pas les courses... ça ne m'amuse pas d'en voir un qui gigote avec une patte cassée" (Gyp, [1894] 1917: 257).

L'héroïne aura, en outre, la même idéologie que l'auteure. Gyp soulignera à maintes reprises dans ses mémoires son impérialisme et son admiration pour Napoléon²⁴. Chiffon en fait de même, et ce publiquement. C'est ainsi qu'elle prend avec véhémence la défense de Napoléon lors d'un dîner chez les Barfleur. Sa fougueuse apologie de l'Empereur provoquera l'intervention de sa mère: "–Tais-toi!... tu es absolument ridicule! (...) – Ça ne m'étonne pas!... mais pourquoi s'amuse-t-on à me chiner mon Empereur?... et puis... c'est toi qui m'as dit de parler" (Gyp, [1894] 1917: 253). Plus tard elle reconnaîtra qu'il s'agit justement du sujet qui la fait réagir le plus facilement: "je me suis mise en colère... et j'ai dit des choses que j'aurais pas dû dire... ça est venu à propos de Napoléon... – Oh!... – fit M. de Bray effaré – si on a attaqué Napoléon... – Oui... tu sais bien que c'est ça qui me fait le plus grimper..." (Gyp, [1894] 1917: 263).

De même, lors de sa conversation avec le comte d'Axen, Chiffon débitera des propos critiques à l'égard des protestants et des étrangers, dans un discours franc et spontané. La raison qui soutend ces deux antipathies est en fait un nationalisme sous-entendu ici, le même qui poussera l'auteure à déclarer sans aucun fard dans ses mémoires: "J'étais catholique comme j'étais Française, passionnément et immuablement" (Gyp, 1928: 337). Il faut considérer, cependant, que l'aversion de Coryse pour les étrangers et les protestants n'est mentionnée qu'en passant dans le roman et ne conforme pas le but des propos critiques de l'ouvrage:

- (...) c'est que, d'instinct, je n'aime pas beaucoup les étrangers.... et que je déteste les protestants... (...)
- Je comprends... et qu'est-ce que vous leur reprochez, aux étrangers?...
- Oh!... je ne leur reproche absolument que de n'être pas Français...
- Et aux protestants?...
- Un tas de choses!... je les trouve intrigants, faux, hypocrites... et rats, donc!... naturellement, je reconnais des exceptions (...) mais je parle de la masse des protestants... et des protestants de France (Gyp, [1894] 1917: 192-3).

En tout cas, il est significatif que la rivale de Coryse, madame de Liron, soit protestante, ce qui vient à confirmer l'antipathie que l'héroïne éprouve à son égard: "Il y eut un froid, et Chiffon qui s'en aperçut tout de suite, se rappela que les Liron étaient protestants" (Gyp, [1894] 1917: 249).

des animaux: "deux des plaisirs de la campagne me faisaient horreur: la chasse et la pêche" (Gyp, 1928: 76).

24 Dans ses *Souvenirs d'une petite fille*, nombre de fois la petite Sibylle exprime son admiration, quelque peu enfantine, pour l'Empereur: "Plusieurs fois, j'aperçus l'Impératrice en voiture découverte (...) et aussi l'Empereur qui était à pied, le matin, aux Champs-Élysées. Il était toujours tel que je l'avais vu à Nancy quand j'avais trois ans, et qu'il parlait aux blessés de l'accident. J'aimais énormément sa figure un peu triste" (Gyp, 1928: 68).

5. Les Jésuites

En revanche, l'aversion que l'écrivaine manifeste pour les Jésuites semble bien constituer un des cibles du roman. Dans ses mémoires, cette antipathie découlera de la mauvaise impression que lui avait causée le Père Félix et de l'ennui qu'elle avait éprouvé pendant son sermon. Par la suite, des lectures choisies à propos viennent à nourrir ce sentiment de rejet²⁵. Dans le roman, la critique aux Jésuites sera surtout déployée dans les dialogues échangés entre l'héroïne et le père de Ragon, qu'elle a en horreur: "avec son air cauteleux... et ses sourires tendus de vieille coquette qui veut cacher des dents noires" (Gyp, [1894] 1917: 89). La critique au Jésuite est reprise aussi dans le discours narratif, où Gyp expose les raisons qui justifient cette aversion viscérale chez Coryse, et de ce fait, chez elle-même:

Et, en attendant le père de Ragon, – le plus couru des pères mondains, – qui se faisait beaucoup attendre, Chiffon comparait la vaste maison riante, construite avec un confort anglais dissimulé sous une sévérité aimable et voulue, à la triste et sale maison où s'empilaient humblement le curé de la cathédrale et ses trois vicaires. Elle se disait, avec son petit bon sens d'enfant, que, si les gens de la 'société' de Pont-sur-Sarthe connaissaient bien le chemin de l'une, les pauvres connaissaient sûrement mieux le chemin de l'autre. (...) Dans ce couvent tout lui parlait de monde, rien ne lui parlait de Dieu (Gyp, [1894] 1917: 96-7).

Notons qu'il s'agit en fait des mêmes défauts que Chiffon reproche à sa mère: l'hypocrisie et la vanité mondaine. Le point de référence pour développer sa censure contre le Jésuite sera surtout l'abbé Châtel, qui est non seulement humble, simple et généreux, mais qui aime aussi les fleurs, ce qui, de toute évidence, prouve son bon cœur aux yeux de Coryse. Il vient ainsi à représenter l'abbé Duplessis, dans les mémoires de Gyp, qui avait su gagner sa confiance, de même que le ferait plus tard l'abbé Humbert, le premier ayant "un caractère vraiment angélique", le second étant "simple et bon":

Si le presbytère de la cathédrale n'était pas fastueux, celui de Saint-Marcien était tout à fait pitoyable. Une petite mesure, adossée à la vieille basilique, dans une ruelle noire et malpropre. (...) L'abbé Châtel, qui adorait les fleurs, avait su transformer en odorante corbeille le pauvre petit coin de mauvaise terre. (...) En le regardant faire, Coryse se disait: – Il est pas chic, celui-là!... ni distingué non plus! (...) mais il me plaît comme ça... parce qu'il a une belle âme pour de bon, lui!... (...) il s'occupe des pauvres et du bon Dieu!... en v'là

25 Il s'agit d'un volume de Pascal, que Sibylle avait trouvé quand elle rangeait les livres de son oncle Adolphe: "je me souvenais nettement tout à coup où j'avais vu ce nom de Jésuite que je n'avais pas tout de suite reconnu. C'était en feuilletant un volume de Pascal" (Gyp, 1927, Tome 39: 405). Et comme Gyp voulait absolument savoir ce que Pascal avait dit des Jésuites, parce que "moi, y n'me bottent pas", elle ira acheter le livre pour le lire: "– J'veux prévenir Monsieur qu'mam'zel Sibylle m'a forcé d'entrer chez Grosjean, où qu'elle a acheté un livre d'un nommé Pascal (...). Et, tout de suite, j'expliquai: – J'voulais voir c'qu'y dit des Jésuites (...). Dans les quelques phrases saisies au hasard à travers les pages non coupées, j'avais compris que Pascal n'aimait pas les Jésuites. Je répondis, fièrement: – J'ai pourtant déjà compris qu'Pascal et moi nous sommes tout à fait d'accord" (Gyp, 1927, Tome 39: 627).

un qui ignore les potins!... et les intrigues!... et les flirts!... et tout le tremblement! (Gyp, [1894] 1917: 152-4).

Dans ce contexte, Gyp arrivera même à introduire dans la diégèse du roman des clins d'œil à sa vie pour traduire son antipathie à l'égard des Jésuites. Dans ses souvenirs, la raison de l'expulsion de Sibylle du Pensionnat sera son refus d'aller se confesser avec le Père Jaxel, ce qui lui vaudra les reproches de sa mère et de sa grand-mère²⁶. Sibylle exprime alors son désir de se confesser avec l'abbé Poiré pour éviter le Père Jaxel. Dans le roman, Coryse est aussi confrontée par Madame de Bray, qui désapprouve le choix de sa fille dans la matière. L'héroïne se penche naturellement pour l'abbé Châtel, au lieu du Père de Ragon, jusqu'à ce qu'elle se décide à se confesser dans différentes paroisses, l'abbé étant devenu pour elle surtout un ami, un confident. Le parallélisme est encore une fois évident.

Toutefois, l'explication de cette antipathie semble mieux raisonnée, clarifiée et développée dans le roman, où la marquise de Bray résume dans son intervention les véritables raisons qui soutendent cette aversion chez sa fille: "L'abbé Châtel sort du peuple!... il ne sait rien comprendre!... Il n'a aucune délicatesse... aucun sentiment des choses mondaines... et, naturellement, c'est lui que Coryse est allée choisir pour confesseur" (Gyp, [1894] 1917: 80).

Ainsi, par opposition, le Jésuite vient à représenter le snobisme du clergé, et de ce fait il condense aux yeux de Gyp les défauts qu'elle exécrait, c'est-à-dire la mondanité, la vanité, la pose, l'amour pour l'argent et le pouvoir, les manœuvres politiques, l'hypocrisie... Dans une des répliques de Coryse, lors de son entretien avec le Père de Ragon, elle constatera l'affinité mondaine du Jésuite: "C'est que, voilà!... vous êtes un homme du monde, vous!... et moi pas!" (Gyp, [1894] 1917: 105). Cette exclamation spontanée, qui avait été prononcée pour justifier son langage, ne fait que condenser l'idée que l'héroïne s'est faite des Jésuites. De là cette aversion de Coryse, elle qui justement n'était pas du monde, telle qu'elle avait expliqué candidement au duc d'Aubières: "je serais incapable d'être une femme de colonel, moi!... incapable d'être mondaine d'aucune façon" (Gyp, [1894] 1917: 117). L'explication détaillée que Chiffon débite à la suite ne laisse plus aucun doute. À la demande du Père de Ragon si elle n'aimait pas son ordre, elle répliquera sans sourciller:

C'est que, voilà!... ça ne me fait pas du tout l'effet d'un ordre... religieux, du moins... les Dominicains, les Maristes (...), j'appelle ça des ordres... ça s'occupe du bon Dieu, ça prêche, ça fait seulement ce que je comprends que fassent des religieux... vous, vous me faites l'effet d'une association quelconque... vous vous occupez des mariages, de la politique, un peu de tout (Gyp, [1894] 1917: 108-9).

26 "Je fus plutôt mal accueillie par ma mère et même –apparemment– par Grand'mère (...), elle regrettait que la cause de mon renvoi fût précisément un refus de soumission aux 'Bons Pères' qu'elle gobe éperdument" (Gyp, 1928: 307).

Remarquons qu'ici aussi l'expression que Gyp offre par la bouche de Coryse ("ça ne me fait pas du tout l'effet d'un ordre") ressemble énormément à celle que, dans ses mémoires, Gyp donnera à la Supérieure du Sacré Cœur. Quand la petite Gabrielle essaie de justifier son refus de se confesser au Père Jaxel, elle formulera une explication très semblable: "Je n'veux pas, parce que ça m'fait pas l'effet d'un prêtre" (Gyp, 1928: 300). Certes, dans ses souvenirs, Gyp ne développe pas un raisonnement argumentatif aussi clair pour justifier les raisons de son antipathie pour les Jésuites, mais il est évident que l'effet que les Jésuites produisent chez l'auteure et chez son personnage de fiction est identique: celui de refus... Et ce refus n'est autre que le refus d'approuver la vanité et la gloire mondaine.

Or, la mondanité est justement ce dont Coryse a horreur et ce qui l'oppose le plus à sa mère. Elle le lui avait rappelé énergiquement le jour où la marquise lui annonça qu'elle allait offrir un bal pour elle: "pour moi, qui déteste le monde!" (Gyp, [1894] 1917: 164). Pour cela même, cette aversion aux Jésuites est en rapport direct avec l'antagonisme que Chiffon manifeste à l'égard de Madame de Bray, qui, comme il ne pouvait être autrement, "n'admettait en fait de prêtres que les Jésuites" (Gyp, [1894] 1917: 76)²⁷.

6. Un beau parti refusé: le colonel d'Aubières et le Commandant de cuirassiers Adalbert

Les analogies entre Coryse et Gyp ne s'arrêtent pas là. Elles affectent aussi la diégèse du roman. On l'a constaté dans les circonstances vitales de l'héroïne, dans les interactions avec sa mère, et dans certains épisodes plus ou moins anecdotiques de l'histoire. On le vérifiera surtout maintenant dans une autre question qui s'avère un des événements principaux du récit. En fait, il constitue le déclenchement de l'histoire et deviendra le centre des conflits qui s'ensuivent: la proposition de mariage du duc d'Aubières.

Monsieur d'Aubières est un homme de 43 ans, colonel, qui fait "assez bonne figure" (54) pour les dames de la société de Pont-sur-Sarthe, mais qui a l'air plutôt "déchu" (24) aux yeux de Chiffon. Sans être riche, il a une "gentille fortune", un "nom historique" (26) et un titre "datant d'avant la révision de 1667" (53). Il est grand, voire énorme. En fait "il n'y a personne d'aussi grand (...) à Pont-sur-Sarthe" (65). Ce charmant colonel s'éprend de la jeune fille dès leur première rencontre, quand l'héroïne n'avait que quinze ans, c'est-à-dire avant-même le commencement du roman: "Il devina une partie des petites misères que troublaient la vie de Chiffon (...) et, inconscient, il se mit tout doucement, à quarante-trois ans à aimer l'enfant de quinze ans qui lui riait si joliment au nez de toutes ses dents de petit chien" (Gyp, [1894] 1917: 54-5).

Les péripéties se succèdent. Madame de Bray tient à ce "beau mariage" et emploie

27 Dans cet ordre d'idées, Ferlin, dans sa biographie sur Gyp, attribue cette aversion de l'écrivaine à une réaction antagonique à l'égard de sa grand-mère, qui, elle, éprouvait une profonde admiration pour les Jésuites: "Elle a la phobie des Jésuites; cela lui vient de sa petite enfance à Nancy. Pour faire bisquer sa grand-mère qui les adorait, elle s'est mise à les détester puis elle s'est prise au jeu" (Ferlin, 1999: 45).

tous les moyens pour essayer de convaincre sa fille. Vaincue par la résistance de Coryse, la marquise l'envoie parler avec le Père de Ragon, qui essaiera à son tour de la persuader. Finalement elle dira non. Pas comme Antigone, mais comme Gyp elle-même, qui avait refusé un "beau parti" dans les mêmes circonstances...

Dans la suite de ses *Souvenirs d'une petite fille*, intitulée *Au temps des cheveux... et des chevaux*, la romancière nous dévoile un premier épisode de sa vie de jeune fille dont la similitude avec l'histoire de Chiffon permettrait presque de qualifier le roman de fiction autobiographique. Gyp avait près de quinze ans quand on lui fait une demande en mariage. C'était un Comandant de cuirassiers, âgé de 43 ans:

Celui qui voulait m'épouser était beaucoup plus riche que moi, et portait un grand nom. Commandant de cuirassiers, bien vu aux Tuileries, ayant un frère ambassadeur, il représentait assez exactement ce qu'on entend par 'un beau parti'. Mais j'allais avoir quinze ans, il en avait quarante-trois et il était énorme (Gyp, 1927, N° 2283: 326).

On le voit, toutes les circonstances qui conforment cette première proposition de mariage dans les mémoires de Gyp et dans le roman de Chiffon coïncident en essence: les âges, le nom illustre... voire même la description physique des prétendants, du moment que tous les deux sont très, très grands. À présent, auteure et créature de fiction ont toutes les deux une petite dot et ne sont pas particulièrement jolies, d'après leurs mères²⁸. De ce fait elles n'auraient pas le droit de se rendre difficiles:

- Eh bien, j'ai beau n'avoir pas le sou..., je ne me marierai pas de mauvais cœur...
- D'autant plus – dit timidement M. de Bray – que, sans être riche, tu as cependant une dot (...)
- Inutile de lui apprendre ce qu'elle n'a pas besoin de savoir... et de la rendre encore plus difficile (Gyp, [1894] 1917: 8).

Par ailleurs, l'amitié que l'une et l'autre éprouve pour son respectif candidat est identique. Dans ses mémoires, Gyp insistera sur le fait qu'il s'agissait d'un ami "que j'aimais d'ailleurs de tout mon cœur" (Gyp, 1927, N° 2283: 326). Il en est de même pour Coryse, qui considère le duc d'Aubières comme un ami qu'elle aime tendrement²⁹. Ce sera justement pour cette raison qu'elle manifeste un si grand embarras à le refuser: "elle devina tant d'inquiétude dans la pauvre voix étranglée qui l'interrogeait, tant de supplication dans la haute silhouette

28 Les remarques de Marie Le Harivel de Gonville à sa fille sont toujours semblables à celles que la marquise de Bray adresse à Chiffon. Ainsi, on peut lire dans *Au temps des cheveux... et des chevaux*: "ma mère m'avait répété sans trêve: – Tu as refusé ce mariage admirable, c'est fini, tu ne trouveras plus à te marier... tu as une petite dot et tu deviens laide" (Gyp, 1927, N° 2283: 326).

29 Chiffon, qui connaissait le duc d'Aubières avant sa proposition de mariage, l'appréciait sincèrement: "– Mais tu as répété cent fois que monsieur d'Aubières était charmant... et que tu l'aimais beaucoup... – Certainement, je l'aime beaucoup!... mais pas pour l'épouser!" (Gyp, 1917: 10-11).

penchée vers elle, qu'elle n'eut pas le courage de faire un gros chagrin à cet ami qui semblait tant l'aimer" (Gyp, [1894] 1917: 63). Alors, avant de lui donner une réponse, elle tâchera d'y réfléchir, de prendre son temps: "ne me demandez pas de dire tout de suite oui ou non... car, alors... je dirais non" (Gyp, [1894] 1917: 63). Elle le refusera gentiment pour ne pas le froisser, malgré l'insistance de la marquise de Bray qui la fustigeait constamment pour qu'elle accepte. L'héroïne agit en cela comme sa créatrice, qui, après avoir lutté pendant trois jours contre les arguments de sa mère avait déclaré qu'elle ne voulait pas se marier.

Cet état de choses est bouleversé par un événement qui changera la situation de l'écrivaine et en conséquence aussi celle de son personnage de fiction. Pour Gyp, ce sera la mort de son grand-oncle de Bacourt, qui laissait toute sa fortune à sa grand-mère et trois cent mille francs à sa mère: "Alors ma mère ajouta cent mille francs aux cent mille que me donnaient jusque-là mes grands parents" (Gyp, 1927, N° 2283: 326). Dans le roman, le point d'inflexion sera la mort de la marraine de l'oncle Marc, sa tante de Crisville, qui lui laisse toute sa fortune. Bien entendu, l'oncle Marc dotera la jeune fille. Aussitôt, les demandes de mariage commencent à pousser comme des champignons, aussi bien dans la vie de l'écrivaine³⁰ que dans celle de son héroïne de roman:

– C'est toi qui en est la cause, pourtant... qu'il veut m'épouser... (...) dès qu'on a su que tu héritais... on a fait courir le bruit que je serais très riche... que tu me dotais... et que tu me laisserais toute ta fortune... (Gyp, [1894] 1917: 2011)

Au demeurant, toutes deux préfèrent une vie solitaire, l'idée de se marier paraissant trop ennuyeuse à leur goût. Dans cette occasion, en raison du type de roman dont elle est l'héroïne, c'est Coryse qui l'exprimera d'une façon beaucoup plus effacée que l'auteure dans ses mémoires³¹: "s'il me fallait passer tout mon temps avec lui... j'ai pas idée que ça serait très drôle. (...) et comme je pense qu'une femme est obligée de se laisser embrasser par son mari quand il en a envie.... je ne peux pas me décider avec ça en perspective" (Gyp, [1894] 1917: 11 et 90-91).

Après leurs refus, elles ne voudront plus entendre parler de mariage: "je n'ai pas du tout envie de me marier" (Gyp, [1894] 1917: 211), dira Coryse; "je ne voulais pas me marier, ni avec 'Adalbert' ni avec un autre" (Gyp, 1927, N° 2283: 326), répétera en écho la romancière dans ses mémoires. Et pourtant, toutes deux se sentent si malheureuses chez elles, en compagnie de leurs mères, qu'elles prennent la décision de quitter la maison dès qu'elles

30 "Du jour au lendemain je passai au rang de vedette. On devint aimable pour moi, on accabla d'invitations ma mère qui était détestée des gens de Nancy en général (...). En trois mois, je fus demandée cinq fois en mariage" (Gyp, 1927, N° 2283: 326).

31 "j'avais une sorte d'horreur instinctive du mariage (...). La pensée qu'un monsieur aurait le droit d'entrer chez moi à toute heure (...) me donnait le frisson. (...) Il fallait supporter, avec bonne humeur et gentillesse, la présence continuelle d'un nouveau venu (...). Et cette perspective m'était horrible!" (Gyp, 1927, N° 2283: 326).

seront en âge de le faire librement³²: “mais, quand j’aurai vingt et un ans, je ne resterai certainement pas ici” (Gyp, [1894] 1917: 211).

Pour l’une et l’autre, un mariage plus accordé à leurs goûts viendra les sauver³³... chez Gyp partiellement³⁴, chez Coryse, on ne saura jamais...

7. Conclusions

D’après l’analyse que nous avons faite jusqu’ici, l’on perçoit aisément à quel point il est impossible de dissocier la représentation du personnage de fiction de la propre image de l’auteure, telle qu’elle se dépeint dans ses mémoires. Deux images presque parallèles que l’on pourrait facilement superposer. En partie, comme nous l’avons signalé dans notre étude précédente, cela découle du fait que dans ses mémoires Gyp se présente elle-même comme une héroïne romancée, malgré les événements réels qu’elle retrace le long de sa vie. C’est une image en quelque sorte dénaturée aussi bien par sa propre perception, que par son désir de plaire à un public qu’elle connaissait si bien. Elle assurait de cette façon le succès de sa publication, et donc aussi les revenus dont elle avait tant besoin. Mais surtout, l’image de la jeune Sibylle Gabrielle de Mirabeau s’avère un personnage forgé et façonné au goût de Gyp, et de ce fait un modèle facile à reproduire dans les romans de l’écrivaine.

En fait, la récurrente complaisance à représenter sa propre image, avec plus ou moins de variables, dans bon nombre de ses écrits indique positivement un certain degré de narcissisme chez l’écrivaine, tel que le souligne à très juste titre Marie France Borot: “L’amour narcissique que Gyp porte à Sibylle renaît dans la création de ses jeunes protagonistes” (Borot, 2014: 163).

Et pourtant, le cas de Coryse est un peu plus singulier en raison de la surabondance de circonstances et d’épisodes autobiographiques que l’auteure se plaît à lui accorder et qui seront tous recueillis dans ses mémoires, non seulement dans ses *Souvenirs d’une petite fille*, mais notamment aussi dans *Au temps des cheveux... et des chevaux*. On l’a bien vu, au-delà

32 C’est pourtant ce même raisonnement qui par la suite décidera Gyp à se marier aussi tôt que possible: “Grand père est né en 1783 (...). S’il n’était plus là je serais tiraillée entre Grand-mère et ma Mère qui ne s’entendent pas du tout... Et jusqu’à vingt et un ans, je n’aurais pas le droit de choisir. (...) C’est pas possible!... vaut encore mieux se marier à quelqu’un qui aura à peu près mes idées et mes goûts... et qui acceptera mes conditions” (Gyp, 1927, N° 2283: 326).

33 Gyp se maria peu de temps après, avant-même d’arriver à être majeure: “L’année suivante, le 2 décembre 1869, j’épousai Roger de Martel de Janville” (Gyp, 1927, N° 2286: 488).

34 La comtesse de Martel finira par mener une vie séparée de son mari, Roger de Martel, même si elle ne divorcera jamais (elle s’est toujours montrée très critique envers le divorce): “Parmi ses amants, seul a marqué M. de Genest, avocat de son état, qui logera pour un temps au fond de son jardin, dans la demeure de Neuilly. Genest c’est l’amant-mari. Roger disparaît complètement de sa vie conjugale” (Ferlin, 1999: 41).

En 1895, pour des raisons de gestion financière, elle obtiendra la séparation légale de ses biens: “In June 1895 she finally succeeded in legally separating her property and assets from Roger’s. According to the dotal system under which the couple married, any income derived from Gyp’s assets had, until now, belonged to Roger. The count’s extravagance, however, had nearly bankrupted his wife. Now she would control her own finances” (Silverman, 1995: 118).

de la caractérisation des personnages, de leur représentation physique et animique, de leurs interactions, de leurs échanges dialogiques –parfois-même textuels–, ces correspondances vitales affectent directement la diégèse du roman, où sont reproduits certains événements de la vie de l’auteure qui s’avèrent déterminants dans le déroulement de l’action romancée.

Or, si l’histoire de Chiffon nous semble particulièrement intéressante en vue de parfaire l’image de Gyp, c’est surtout parce que l’auteure y explique de façon bien plus éloquente –et par conséquent plus révélatrice– de nombreux traits de sa pensée critique et des raisonnements qui soutendent ses passions et ses aversions. Dans ce contexte, l’hostilité de Gyp à l’égard des Jésuites est considérablement mieux argumentée dans le roman et devient de ce fait beaucoup plus intelligible et facile à concevoir que dans ses mémoires. Rappelons que lors de la publication des *Souvenirs d’une petite fille*, Robert Parisot s’était montré perplexe et s’était posé la question sur cette antipathie, qui –de toute évidence– ne lui semblait pas bien justifiée ou claire dans les mémoires de Gyp: “Qu’est-ce que les jésuites ont fait à Gyp? Je ne sais pas, mais elle ne perd pas une occasion de leur décocher un trait malicieux” (Parisot, 1930: 293).

D’autre part, on y retrouve aussi explicitées les raisons du rapport tendu qu’elle entretenait avec sa mère. Ce rapport hostile entre l’écrivaine et son éternelle rivale³⁵, Marie Le Harivel de Gonville, est sans doute bien plus développé et soutenu dans le roman que dans ses mémoires. Ce ne sera plus seulement les dialogues qui traduisent cet antagonisme, mais aussi le discours narratif qui semble ne faire irruption que pour élaborer des argumentations descriptives qui permettent de loger les reproches, les sévères jugements et les propos critiques d’une femme dont le ressentiment à l’égard de sa mère l’avait toujours poursuivie. Le discours alors devient presque vindicatif et caricatural. Il n’est pas surprenant que les biographes de Gyp soulignent cette circonstance quand ils font référence à cet ouvrage: “Enfin, au travers d’un livre *Le Mariage de Chiffon*, elle règle ses comptes avec cette mère trop absente et indifférente durant son enfance” (Brabois, 2003: 176). Ce discours critique vis-à-vis de sa

35 La rivalité entre mère et fille s’étendait du domaine personnel au littéraire, puisque Marie Le Harivel de Gonville était, elle aussi, écrivaine et publiait de nombreux romans qui entraient en concurrence avec ceux de Gyp. C’est dans ses romans où Gyp infligera ses plus mordantes attaques à sa mère, qui de son côté, se défendait aussi de la sorte. Marie arrivera même à promouvoir un procès contre Gyp par diffamation. Dans la biographie qu’elle lui dédie, Silverman explique cette rivalité et reproduit l’extrait d’une lettre de Gyp très révélatrice de son rapport tumultueux avec sa mère. Cette lettre, qui date de 1908, avait été admise comme évidence dans le procès (1995: 181-2): “Que tu clabaudes sur moi, peu importe; tu es arrivée à vendre plus de *Clocco* qu’il ne s’en est vendu en un an. J’y ai tout intérêt. J’ai fait un roman où tu es, toi, traitée respectueusement, beaucoup trop, étant donné la vérité. Il te plaît de te fâcher, ça m’est égal, et d’en faire un contre moi, ce dont je m’en fiche dans les grands prix” (1995: 275).

Olivier de Brabois reproduit la suite de cette même lettre, qui est tout aussi intéressante. On y retrouve la dévotion que Gyp éprouvait toujours pour son grand-père, mais surtout on y perçoit le ton menaçant et intimidant d’une fille rancunière et revancharde: “Mais, écoute bien ce que je te dis. Si dans ce roman (que tu vas écrire), tu as le malheur de faire jouer un rôle quelconque à grand-père (ou même à grand-mère), tu auras à faire à moi de façon qui t’en cuira, je te le promets. Je ne voudrais pas te dire des choses désagréables sur ton talent mais étant donné nos situations respectives dans la presse et les amis que nous y avons toutes les deux, je crois bien que tu n’en mèneras pas large en face de moi” (Brabois, 2003: 298).

mère sera un des plus récurrents de l'œuvre de Gyp. C'est dans ce contexte qu'il faut placer l'observation de Willa Silverman quand elle souligne l'emploi que Gyp fait de ses romans. Ceux-ci deviennent dans les mains de l'écrivaine une arme des plus effectives pour attaquer sa mère et pour se venger d'elle: "Novels were, as ever, Gyp's most effective weapons in her prolonged revenge against Marie" (Silverman, 1995: 181).

Toutefois, il convient de souligner en même temps que la représentation du personnage de la marquise de Bray comprend aussi la critique de Gyp à la société de son temps et à son milieu décadent, où foisonne ce type social du snob, du parvenu, de l'hypocrite, vain et mondain, qu'elle fustigeait dans tous ses écrits. Dès lors, il est tout aussi vrai que, dans le roman qui nous occupe, l'écrivaine a choisi la figure de Madame de Bray pour représenter ce type social qui tant la contrarie. Cela découle de la nostalgie de Gyp, palpable dans ses mémoires, devant un monde en disparition, celui de sa classe, engloutie dans une société décadente. Olivier de Brabois fait observer la perception d'imminente disparition de cette société à laquelle Gyp appartenait: "Dans le microcosme qu'elle fréquente, chacun peut reconnaître les personnages et les situations décrits. Ainsi, les textes de Gyp reproduisent une peinture précise et exacte d'une société désœuvrée qui perçoit l'imminence de sa disparition" (Brabois, 2003: 148).

Mais finalement, dans la figure de Chiffon, c'est Gyp elle-même qui s'y trouve représentée, et ce comme elle apparaîtra plus tard dans ses mémoires, c'est-à-dire, avec l'image que l'auteure s'est forgée d'elle-même le long des années. Cela ne veut pas dire que cette image-là corresponde nécessairement à la réalité, ou du moins avec exactitude. C'est connu, malgré ses critiques à la vanité des relations mondaines, Gyp était aussi une passionnée du théâtre, qu'elle fréquentait assidument, et menait par moments un train de vie sociale très poussé. Entre autres choses, elle fut reçue dans de nombreux cercles littéraires³⁶ et recevait elle-même régulièrement dans son salon³⁷... En outre, en dépit de son aversion pour le corset, qu'elle rejetait ouvertement dans ses mémoires et ses romans, elle a bien l'air d'en porter un dans certains de ses portraits³⁸. Ce ne sont que des exemples, mais ils démontrent à quel point l'écrivaine pouvait se forger une image à son goût dans ses écrits, une image qui d'autre part, vendait très bien...

Par conséquent, à l'affirmation très pertinente de Patricia Ferlin, "Chiffon représente tout à fait le type de jeune fille que Gyp a créée" (Ferlin, 1999: 43), nous ajouterons, pour

36 Comme celui d'Alphonse Daudet: "But her debut at Daudet's marked a new step in her literary and social ascent. (...) Gyp frequented many of the exclusive salons to which her young colleague Marcel Proust anxiously sought entry" (Silverman, 1995: 103).

37 Dans ce contexte, Olivier de Brabois décrit le salon de Gyp à Neuilly: "De retour à Neuilly, Gyp retrouve une vie mondaine, où les relations amicales dépassent les frontières de l'aristocratie. Elle reçoit tous les dimanches à partir de midi: son salon accueille artistes, journalistes, politiciens et avocats" (Brabois, 2003: 149).

38 Ferlin fait aussi cette remarque en commentant la question du corset chez Gyp: "Les portraits d'Aublet ou de Rondel nous renvoient l'image d'une femme à la taille strangulée par le mesquin oppresseur. Alors? Piquer l'intérêt du lecteur, bien vendre. Les maîtres mots sont toujours présents à l'esprit, incontournables" (Ferlin, 1999: 109).

terminer, que ce type de jeune fille³⁹, dans *Le mariage de Chiffon*, n'est autre que la représentation de l'image que l'écrivaine produira d'elle-même dans ses mémoires. Autrement dit, ces deux textes, le roman de Chiffon d'un côté, et les *Souvenirs* de l'autre, nous renvoient la même image romancée: Corysande et Sibylle s'y confondent et, malgré les différences qui les séparent, très souvent elles ne représentent plus qu'un seul et même *personnage*.

Referencias bibliográficas

- BOROT, Marie France. 2014. "Les communautés imaginaires de Gyp, une femme de son temps" in *Les romancières sentimentales, L'Ull critic*, 153-174.
- BRABOIS, Olivier de. 2003 (Prix Barrès 2002). *Gyp. Comtesse de Mirabeau-Martel (1849-1932). Pasionaria nationaliste, homme de lettres et femme du monde*. Paris, Publibook.
- FERLIN, Patricia. 1999. *Gyp. Portrait fin de siècle (1842-1932)*. Paris, INDIGO & Côté-femmes éditions.
- FRANCE, Anatole. 1890. "La sagesse de Gyp" in *La vie littéraire*, deuxième série. Paris, Calmann-Lévy Éditeurs, 237-251.
- GÉRÔME. 21 septembre 1889. "Gyp et la *Revue des Deux Mondes: Mademoiselle Ève*" in *L'Univers illustré*, n° 1800, 32^e année, 595.
- GYP. [1894] 1917. *Le mariage de Chiffon*. Paris, Nelson Éditeurs & Calmann-Lévy Éditeurs.
- GYP. 1927. *Souvenirs d'une petite fille* (Volume I) in *Revue des Deux Mondes*, Paris, XCVIII^e année, Septième période, tome 38^e: (première partie) 45-71, (deuxième partie) 362-384 et (troisième partie) 769-796; tome 39^e: (quatrième partie) 395-419 et (cinquième partie) 612-627.
- GYP. 1927. *Au temps des cheveux... et des chevaux* in *Les Annales politiques et littéraires*, n° 2283, 30 mars: 325-329; n° 2284, 15 avril: 379-383; n° 2285, 1^{er} mai: 433-437; n° 2286, 15 mai: 487-491; n° 2287, 1^{er} juin: 541-545; n° 2288, 15 juin: 595-599; et n° 2289, 15 juillet: 8-11.
- GYP. 1928. *Souvenirs d'une petite fille* (Volume II). Paris, Calmann-Lévy Éditeurs.
- PARISOT, Robert. 1930. "Gyp, *Souvenirs d'une petite fille*" in *Annales de l'Est*, 44^e année, 292-293.
- SILVERMAN, Willa Z. 1995. *The notorious life of Gyp. Right-wing anarchist in fin-de-siècle France*. New York-Oxford, Oxford University Press.

39 Le type de jeune fille décrit par Ferlin, celui de la jeune fille délurée, correspond parfaitement à la représentation de l'image mentale que Gyp avait d'elle-même, c'est-à-dire à l'image de Sibylle/Gabrielle que l'auteure a voulu nous léguer dans ses mémoires: "Gyp a créé un personnage neuf: la jeune fille délurée, audacieuse et franche qui s'oppose aux portraits plutôt stricts et sérieux que l'on trouve dans la littérature de l'époque. Femme-enfant, garçon-manqué, les héroïnes de Gyp sont aussi reconnaissables à leur façon de parler. Elles utilisent l'argot avec beaucoup de bonheur" (Ferlin, 1999: 52).